

Buchbesprechungen / Recensions critiques / Book Reviews

Die Auswahl der Bücher zur Rezension behalten sich die Redaktion und die beiden für diese Rubrik Verantwortlichen vor. Unverlangt eingesandte Buchbesprechungen werden nicht veröffentlicht.

Le choix des livres qui font l'objet d'une recension critique est effectué par la rédaction et par les deux responsables de cette rubrique. Les recensions non sollicitées ne sont pas publiées.

Books to be reviewed are selected by the Editor and the two Book Review Editors. Unsolicited reviews are not published.

Fassa, Farinaz, Éléonore Lépinard & Marta Roca i Escoda: *L'intersectionnalité: enjeux théoriques et politiques*. Paris: La Dispute. 2016. 288 p.

La notion d'*intersectionnalité*¹ est-elle devenue au fil des décennies un « mot à la mode », voire un *buzzword* dépolitisé? Dans la veine de cette interrogation, cet ouvrage collectif invite les lecteur-trice-s à s'interroger sur la « portée critique » et la « généalogie politique » de ce concept, tout en mettant à distance « ses prétendues insuffisances théoriques » (p. 8). Plus largement, ce livre propose de plonger au cœur des débats théoriques, méthodologiques et politiques qui gravitent autour de ce concept incontournable des études genre, qu'est l'*intersectionnalité*. Cet ouvrage analyse ainsi « la portée heuristique et les effets de connaissances engendrés par le concept d'intersectionnalité au niveau théorique et empirique [afin de] contribuer à promouvoir un usage de l'intersectionnalité qui soit attentif à son contexte d'énonciation et d'analyse, en mouvement plutôt que figé sur des identités, et conserver son potentiel

critique ou « insurgé » » (p. 8). Ce livre propose dès lors un dialogue sur l'idée d'une « d'intersectionnalité collaborative » afin de poser « un regard qui se situe au-delà (et en deçà) des débats préconstruits pour donner matière à appréhender l'intersectionnalité comme pensée contre-hégémonique » (p. 16). L'apport majeur de cet ouvrage est incontestablement de faire dialoguer des auteurs des deux côtés de l'Atlantique, ancrées dans des champs de recherche multiples et usant de méthodologies variées. Il présente par conséquent une réflexion précieuse sur la genèse politique de l'intersectionnalité ancrée dans le *Black feminism* états-unien, sa circulation internationale et ses traductions dans le contexte universitaire. Pour ce faire, l'ouvrage se structure en deux parties. La première partie, « Des marges au centre: enjeux théoriques et politiques d'un concept », explore la genèse et le « nomadisme » de ce concept. Elle questionne ainsi comment « le processus d'institutionnalisation dans les corpus légitimes de savoirs peut neutraliser et se vider de leur pouvoir contre-hégémonique » (p. 17). La seconde partie, « Pratiques de l'intersectionnalité et transformations du sujet politique féministe », propose quant à elle de cartographier la *praxis* de l'intersectionnalité, tout en décryptant les tensions normatives qui traversent ce concept, ainsi que les enjeux d'opérationnalisation qui en découlent.

1 Le concept d'intersectionnalité a pour objectif d'analyser la situation des individus subissant simultanément plusieurs formes de discrimination. De façon succincte, la notion d'intersectionnalité peut être définie comme la réflexion théorique et politique sur l'imbrication des rapports de domination tels que le sexisme, le racisme, le classisme, l'hétéronormativité, le valdisme.

La première partie s'ouvre sur le texte «Les voyages de l'intersectionnalité» de Kimberlé Crenshaw. L'auteure revient en détail sur le contexte historique d'émergence de ce concept, ainsi que sur les conditions théoriques et politiques de son avènement liées à l'invisibilité des discriminations spécifiques vécues par les femmes africaines-américaines aux États-Unis. Le travail sur la genèse et la définition de ce concept, ainsi que sur la circulation de ce dernier dans le champ académique, amène l'auteure à répondre notamment aux critiques d'ordre méthodologique. Crenshaw rappelle très justement que «le carnet de voyage de l'intersectionnalité comprend la nécessité de travailler l'intersectionnalité et d'élaborer des méthodes à la fois rebelles et susceptibles d'être reconnues au sein de différentes disciplines» (p. 47). Le projet théorique originel consiste donc à ne pas figer, professionnaliser ou discipliner ce concept, ni à lui donner une vocation totalisante ou universelle, mais plutôt à proposer une «théorie descriptive», «c'est-à-dire l'utilisation d'un savoir situé pour construire des conceptions à partir de certaines contradictions sociales» (p. 49). L'auteure conclut toutefois en mettant en garde que «ce besoin disciplinaire de mesurer l'intersectionnalité dans l'abstrait plutôt que de travailler à partir de son déploiement dans de multiples contextes pourrait bien mettre en péril la production de connaissances liées à l'intersectionnalité au lieu de l'encourager» (p. 50–51).

Dans son article «*Lost in translation? Black feminism, intersectionnalité et justice sociale*», Patricia Hill Collins (re)place au cœur de l'intersectionnalité la notion de justice sociale afin de rappeler l'articulation entre la production de la connaissance et les luttes en faveur des libertés. En revenant sur les origines de la pensée intersectionnelle, elle dénonce «les comptes rendus contemporains décrivant l'émergence de l'intersectionnalité comme projet de production du savoir omettant systématiquement de mentionner ses liens avec l'action politique du *Black*

feminism» (p. 56). Elle rappelle à ce titre le rôle joué notamment par le collectif *Combahee River* dans la politique du *Black feminism* et la construction de cette pensée intersectionnelle. En retraçant l'intégration académique de l'intersectionnalité et sa trajectoire de «théorie nomade», Hill Collins montre par la suite comment «les questions métaphysiques de vérité» ont progressivement été privilégiées au détriment de celles de justice sociale (p. 73). Elle dénonce au final le fait que «la mise en sourdine de la justice sociale dans le champ de l'intersectionnalité met en lumière les mécanismes de contrôle des frontières structurales et symboliques de tout projet de production du savoir au sein du monde universitaire» (p. 73).

Sirma Bilge explore dans son article «Plaidoyer pour une intersectionnalité critique non blanche», les conditions sous lesquelles l'intersectionnalité a progressivement été dépolitisée et neutralisée, avant de formuler des propositions pour «renouer avec l'esprit contre-hégémonique et transformateur qu'elle avait dans les années 1970» (p. 81). Pour ce faire, l'auteure rappelle l'importance de conceptualiser l'intersectionnalité en tant que *praxis*, c'est-à-dire un «mode de production de savoir, qui dépasse l'opposition usuelle entre théorie et pratique, et l'inscrit dans le champ des savoirs engagés aux visées transformatrices et émancipatrices» (p. 81–82). Il s'agit de redonner une «futurité» à la praxis intersectionnelle et de «réinsuffler de l'utopie à une intersectionnalité domestiquée sous les effets des logiques économiques et culturelles du néolibéralisme qui gouvernent autant l'université que les milieux activistes et associatifs» (p. 84). Pour ce faire, Bilge décrypte les logiques de «neutralisation néolibérale de l'intersectionnalité» lors de «son intronisation institutionnelle» sur la scène académique (p. 84), en pointant les formes de standardisation et de marchandisation des savoirs.

Quant à l'article de Cornelia Möser, «Intersectionnalité et genre. Au sujet de la critique féministe des conditions de

production du savoir», il propose, sur la base d'une historiographie croisée entre la notion d'*intersectionnalité* et de *genre*, une réflexion critique sur les rouages de l'institutionnalisation universitaire des savoirs et de la recherche féministe à partir des cas français et allemand. L'auteure décrit dans un premier temps un processus de différenciation et de distanciation avec les «mouvements politiques des femmes» dans l'avènement de ce savoir afin de satisfaire des critères «d'objectivité» et de «scientificité» (p. 108). Möser pointe par la suite les processus de «dépolitisation de la recherche féministe, qui serait tellement bien intégrée dans l'institution universitaire qu'elle en aurait perdu toute prétention à la critique» (p. 108), avant de finalement montrer comment les formes de réconciliation et de dépassement entre différents courants théoriques peuvent également mener à une dépolitisation des savoirs. Plus largement, l'un des apports majeurs de cet article est de décrire comment ces «théories voyageuses» déstabilisent les structures hégémoniques en place dans un autre espace avant de s'institutionnaliser, bien que dans le même temps, elles tendent à être dépolitisée et à occulter le travail théorique mené en amont dans ces espaces de destination.

La seconde partie débute avec le texte d'Erica Townsend-Bell intitulé «Qu'est-ce qui compte? Définir la *praxis* intersectionnelle en Uruguay», qui questionne «comment l'outil analytique qu'est l'intersectionnalité peut-il être utilisé par les acteurs de terrain, particulièrement pour les groupes visant la justice sociale?» (p. 133). Cet article montre ainsi comment, à travers les pratiques de coalition des différents mouvements féministes uruguayens dans des contextes de luttes politiques spécifiques, émerge la saillance de certains rapports sociaux, notamment de genre, et de classe, tout en rendant d'autres rapports sociaux, tels que les rapports de «race», invisibles. Au final, Townsend-Bell pointe l'importance de considérer «les catégories de différences [ici de sexe, de classe et de «race»] analytiquement

pertinentes dans certains contextes et les divisions sociales susceptibles de déclencher la mobilisation» (p. 157).

Dans son article, «Pour les femmes... exclusivement? Les quotas de genre et l'intersectionnalité en France», Eléonore Lépinard interroge l'articulation entre les quotas de genre et l'intersectionnalité dans le contexte républicain français. L'auteure propose ainsi une analyse fine et détaillée des conditions d'émergence et de représentation afin de pointer «*qui* tire des bénéficiaires des quotas et *au détriment de qui d'autre*» (p. 161). Lépinard analyse ainsi le rôle joué par le modèle français de citoyenneté, l'héritage de la seconde vague du mouvement féministe, et les organisations *mainstream* de défense des droits des femmes, dans la mise à distance de la pensée intersectionnelle, et la possibilité d'un décentrement du sujet féministe blanc. Au final, l'auteure décrit comment «la réforme de la parité a (...) contribué à bloquer d'éventuelles revendications d'autres minorités sous-représentées, empêchant ainsi l'émergence d'une approche plus intersectionnelle tout aussi bien dans la théorie que dans la pratique» (p. 174).

L'article «La politique de l'intersectionnalité dans le militantisme contre la violence conjugale en Hongrie et en Roumanie» de Raluca Popa et Andrea Krizan s'intéresse quant à lui aux «acteurs qui peuplent les arènes dans lesquelles l'intersectionnalité politique peut avoir une influence déterminante sur les débats relatifs à la violence conjugale» (p. 191), en plaçant au cœur de l'analyse les formations de coalition et d'alliances entre les mouvements sociaux. Les auteures pointent ainsi deux types d'arènes au sein desquelles l'intersectionnalité est en jeu : les arènes *intra-catégorielles* dans lesquelles «divers groupes de femmes forment des coalitions pour encourager l'élaboration de nouvelles politiques de lutte contre la violence conjugale» (p. 199) et les arènes *intercatégorielles* dans lesquelles «les groupes de femmes s'allient avec des groupes luttant contre d'autres inégalités ou avec des organisations de défense des droits

humains appartenant au courant dominant » (p. 199). Le travail comparatif permet à Popa et Krizan de conclure que la création de dynamiques intersectionnelles entre mouvements est possible à condition que « les groupes qui entrent en coalition aient été préalablement sensibilisés aux questions relatives à l'intersectionnalité » (p. 221).

Marylène Lieber, dans son article « Qui dénonce le harcèlement de rue? Un essai intersectionnel de géographie morale » décrypte le processus de reconnaissance du « harcèlement de rue » comme un problème public à l'aune des logiques intersectionnelles. L'auteure montre ainsi comment « les discours et les actions qui dénoncent les formes de harcèlement subi par les femmes entrent très souvent en résonance avec d'autres types d'intérêts, qui ne sont pas forcément ceux des féministes » (p. 239). Lieber décrit ici le passage d'un « cadrage féministe à un cadrage sécuritaire » (p. 244) dans lequel « la spatialisation de la misogynie dans des territoires particuliers contribue à dédouaner les autres formes encore vivaces de sexisme » (p. 245) et à alimenter des formes de racisme. Cette réflexion intersectionnelle au prisme d'une géographie morale permet ainsi de révéler les formes de réappropriation d'un cadrage féministe dans « un discours plus général sur la promotion de centre-villes se devant d'être propres et accueillants pour les consommatrices, où les pauvres et les hommes racisés apparaissent comme indésirables » (p. 246).

Finalement, l'article de Lucia Dierenberger « « En tant que femme musulmane » : minorisation et subjectivation politique au Tadjikistan postsoviétique (1991–2015) » analyse des processus d'altérisation à l'œuvre dans la construction discursive de la « femme musulmane » dans un contexte postcolonial et postsoviétique. Elle propose pour cela d'analyser les usages de la catégorie « femme musulmane » par l'État dans sa promotion de l'islam, mais également les usages de cette catégorie par les organisations internationales avant de décrire finement les formes de réappropriation et de subversion menées

par les mobilisations associatives et politiques des femmes musulmanes. Elle montre ainsi comment « l'assignation des femmes à la religion, qu'elle soit décrite par ces acteurs [l'État et les organisations internationales] comme islamique ou islamiste, se structure sur une hiérarchisation de race et/ou de classe » (p. 276).

Au final, les pistes de recherche théoriques, méthodologiques et politiques, ainsi que le dialogue transatlantique proposé par les auteures de cet ouvrage représentent un apport considérable à la littérature sur l'intersectionnalité dans le monde francophone.

Julien Debonneville
Institut des Études genre
Université de Genève
julien.debonneville@unige.ch

Grunow, Daniela & Marie Evertsson (dir.):
Couples' Transitions to Parenthood.
Analysing Gender and Work in Europe.
 Cheltenham/Northampton: Edward Elgar.
 2016. 336 p.

Dans de nombreuses sociétés européennes, le passage à la parentalité représente un point de rupture, créant des inégalités entre les parcours de vie des hommes et des femmes. Après la naissance du premier enfant, la majorité des mères ajustent leur activité professionnelle pour s'occuper du travail familial et domestique, tandis que les pères consolident leur engagement sur le marché du travail. Cette répartition du travail en fonction du genre réduit les perspectives de carrière des femmes et augmente leur dépendance financière vis-à-vis de leur partenaire ou de l'État social.

L'ouvrage collectif « Couples' Transitions to Parenthood, » édité par Daniela Grunow et Marie Evertsson, vise à nous faire comprendre les raisons pour lesquelles l'organisation des couples tend à devenir inégale au moment de la naissance de leur premier enfant. Le livre réunit des études qualitatives conduites dans